

Recommencer

Recommencer. Nous vivons dans un monde où il faut toujours tout recommencer. Avec ses cinquante années, La Revue Nouvelle pourrait se targuer de sa sagesse et de son expérience. Elle pourrait s'installer dans un confort de vétéran couvert de médailles, et dispenser ses rudes leçons au monde. Mais c'est cela qui n'est pas possible. Nous vivons un temps où l'expérience est plus un handicap qu'un capital. Cinquante berges aujourd'hui, ce n'est plus l'âge de la maturité; plutôt, celui de la pré-retraite. «Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard», murmurait Aragon. Alors, pour survivre, et plus encore pour vivre, il faut toujours recommencer, comme aux premiers instants. Ainsi va la modernité, sans se préoccuper de notre peine, ni de nos nostalgies.

PAR JEAN DE MUNCK

Publier une revue, en 1995, est un projet aussi risqué qu'en 1945, mais pour de tout autres raisons. La Libération ouvrait un monde neuf, après une nuit de cauchemar. Comme dans la gravure de Goya, le sommeil de la raison avait engendré des monstres — et bien au-delà : l'horreur absolue. On pouvait à juste titre penser que rien n'était pire que ce que venaient de produire les blocages de la vieille Europe. Les risques de ce qu'on appelait, ce matin-là, la «reconstruction» étaient pourtant bien réels. On sait ce qu'il en advint : ce fut le long chemin de l'équilibre de la terreur, de la sanglante décolonisation, des déchirements belges, de la révolution des mœurs, de la crise de 1973... Mais si violent et contradictoire fût-il, ce monde retrouva vite une cohérence, avec sa gauche et sa droite bien distinctes. Le «progrès» n'y était pas un mot vide, et, quoique controversés, ses repères apparaissaient décidables. Dieu polycéphale, il s'appelait Science, Croissance, État social, Libération des Peuples, Europe, Vatican II... Une revue «progressiste» (Ah, la nostalgie !) y traçait son sillon, creusé mois après mois pour faire entendre une parole réflexive et engagée. L'écriture était un moyen de communication essentiel de l'espace public, peu concurrencé par la radio. La revue pouvait en outre s'appuyer sur un monde institutionnel solide et assuré, et sur les mouvements collectifs qui défilaient, étourdissants de jeunesse, dans les avenues florissantes des Trente Glorieuses...

Une date nous sépare désormais de ce monde qui s'éteint : le 25 novembre 1989. Moment «épochal» où se précipitent, dans un évènement identifiable, de multiples tendances souterraines, l'effondrement du mur de Berlin fut beaucoup plus que le signe d'une réorganisation géo-politique d'envergure planétaire. Il marqua une mutation profonde dans le système de coordonnées qui organise notre perception du monde. On l'a dit, sans exagération : ce jour-là, la Seconde Guerre mondiale a enfin trouvé son terme. Avec le mur, s'est définitivement écroulée une figure de la raison, et tout l'imaginaire qui s'y trouvait lié. Nos

CINQUANTE ANS, REBONDIR

projets, notre identité, notre rapport à l'histoire s'en trouvent définitivement perturbés. Les démocraties sont aujourd'hui entraînées dans un processus de changement dont elles ne possèdent pas la clef : elles doivent retrouver leurs marques, ou plutôt les réinventer, sur le sol fuyant d'un changement social de grande ampleur. Comment continuer à penser, à écrire et à agir ?

ET NOUS REVOILÀ, COMME EN 1945, AU COMMENCEMENT....

Post. Notre époque se ramasse dans ce préfixe. En 1971, Ihab Hassan publia le premier manifeste du POSTmodernISM (ainsi typographié) : le postisme était né. En vingt ans, il a gagné tous les terrains. Post-industrielle et post-fordiste, notre réalité économique et sociale. Post-communistes, les pays de l'Est. Post-moderne, l'art, et même, sans craindre le torticolis, post-avant-gardistes, nos jeunes artistes qui rompent avec le romantisme des bohèmes. Nous sommes tous post ! Cependant, dans ce postisme, il n'y a pas que deuil inaccompli ou reflux de la marée. C'est une nouvelle attitude face à l'histoire qui s'y ébauche.

L'époque qui s'achève a été structurée par une alternative, celle de la table rase révolutionnaire et de la conservation du passé. Les avant-gardes artistiques et politiques tiraient le présent vers un avenir nouveau. Le Nouveau était plus qu'une promesse : un impératif catégorique. Les artistes modernistes se définissaient par la rupture radicale avec la tradition. Il leur fallait de l'inédit et de l'insoupçonné. Les avant-gardes politiques anticipaient, de leur côté, une révolution totale, un ordre social nouveau sans commune mesure avec notre présent. En contrepoint, le conservatisme misait sur la perpétuité des traditions, l'expérience accumulée sur la longue durée. Il faut cependant comprendre que cette opposition progressisme/conservatisme, inaugurée par la révolution française, était fondée sur une commune négation : le présent y était toujours sacrifié au nom du futur ou du passé. On sait jusqu'à quel mépris de la vie a pu être poussé ce sacrifice du présent. Le postisme, lui, met le présent au centre de ses préoccupations. Il ne s'agit plus d'anticiper un avenir tracé d'avance ou de perpétuer un passé. Loin de se mettre au service de ce qu'il n'est pas, le présent se sert du passé et du futur comme d'instruments et de ressources pour se définir lui-même, en toute souveraineté. Nous y gagnons en liberté, mais au prix d'une contingence et d'une précarité plus grandes.

C'est dire que le postisme n'est pas un antisme ! Les artistes postistes ne sont plus mobilisés par aucune idéologie orientée contre la représentation, l'émotion, l'ornement, la commercialisation ou contre un quelconque passé. Le postisme politique n'est ni anti-bourgeois, ni anti-syndicats, ni anti-marché, ni anti-État, ni anti-flics, ni anti-je-ne-sais-quoi. Face au passé, à la tradition, aux multiples ressources de la vie collective, il exerce un droit d'option, dont le contenu est à redéfinir en chaque circonstance. Il n'y a plus que des arrangements, des hybridations et des mélanges. Les artistes post-modernes nous apprennent à jouer avec l'histoire : ils mélangent les styles et les grammaires, encastrent une façade Renaissance dans une verrière futuriste, combinent sans complexe le classique et le rococo. Une politique postiste connaît la même souveraine liberté. Elle jouit des combinaisons plutôt que des ruptures.

CINQUANTE ANS, REBONDIR

Une revue aujourd'hui n'a plus à se mettre au service d'un progrès majestueux dont elle chercherait en vain les signes en dehors d'elle, dans des grands mouvements sociaux ou des théories avant-gardistes. Elle-même se découvre hybride et mélangée, processus de construction contingent ouvert à la rencontre. Une revue ne peut plus se penser que comme une aventure, au sens radical de ce mot. Privée de ses appuis extérieurs, dépouillé de références absolues, elle assume désormais une plus grande solitude.

Cette liberté nouvelle ne signifie nullement l'abandon de la responsabilité éthique et politique. Bien au contraire : la responsabilité s'en trouve exacerbée. Car on voit qu'une dérive inhérente à la constellation nouvelle se présente : le mélange pour le mélange, l'hybridation sans souci de critères ou de continuité, la pure délectation du clip post-moderne. Et c'est bien là l'enjeu capital d'une revue en ces temps postistes. L'exigence d'analyse est renforcée dans un monde qui a perdu ses garanties transcendantes. Plus que jamais, il faut décrypter, comprendre, élucider, pour pouvoir (se) choisir. Pour former les identités, l'époque qui s'achève ne demandait que des adhésions à l'imaginaire déployé par les idéologies. A contrario, la capacité d'analyse permanente est la ressource cognitive indispensable à la formation des identités postistes. Sans elle, le présent se fait désordre et chaos, et l'action s'éteint, faute de repères décidables. Un libre effort collectif d'élucidation critique prend plus que jamais son sens pour créer les conditions de la liberté dans ce monde réel qui à tout instant éclate en une myriade de mondes possibles.

L'ENJEU SÉMIOLOGIQUE

Mais une revue, écrite et publiée sur du papier, est-elle encore adaptée à ce défi? N'entrons-nous pas dans une nouvelle galaxie sémiologique, faite d'images et de sons, de musiques et de spectacles ? Cette question n'existait pas en 1945. Elle est devenue centrale en 1995, alors que la révolution technologique pulvérise nos modes d'accès à l'information. Non seulement quantitativement, mais surtout qualitativement. Une revue en 1995 est un pauvre petit bouchon littéraire qui flotte dans un océan d'images. Elle suppose un mode d'accès à la réalité devenu partiel et relatif. On le constate tous les jours : la propension du public à lire et à écrire diminue, mettant toutes les revues en péril.

L'univers médiatique dans lequel nous baignons a relégué l'abstraction au second plan. Par la vertu de l'image, la connaissance est devenue sensible, voire émotive. Postiste lui aussi, et jusqu'à la caricature, le médium audio-visuel ne connaît plus que l'instant immédiat. Les mécanismes cognitifs portés par l'écriture et la lecture étaient centrés sur le raisonnement linéaire et l'argumentation. Face à des images, c'est l'induction analogique qui l'emporte. Le journal ou la revue supposent une hiérarchisation du discours, et l'imposent de l'extérieur au lecteur. Le média interactif, au contraire (du zapping télévisuel au Cédérom) ne suppose aucune hiérarchisation a priori : le convive construit lui-même son menu, et mange le fromage avant l'apéritif, si tel est son désir. Quant à l'amateur de fromage, il pourra ne manger que des fromages, sans attendre patiemment la fin du repas des autres, et sans que personne n'y trouve à redire.

Nous sommes loin d'avoir apprivoisé toutes les ressources du nouveau monde cognitif qui s'ouvre à nous. Mais d'ores et déjà, nous en percevons les menaces. L'optionnalité des

CINQUANTE ANS, REBONDIR

informations menace la possibilité même de partager un discours, c'est-à-dire de constituer un monde commun. Le culte de l'impression immédiate produit par la débauche d'images est un défi au pouvoir de distanciation réflexive porté par les discours abstraits. Quant au raisonnement analogique, il prend l'allure d'une navigation. Comme le souligne D.R. Dufour, on se promène alors à sa guise dans un espace virtuel, en «s'arrêtant par exemple devant un tableau pour focaliser sur un détail, demander la biographie du peintre, pouvoir voir et entendre un aperçu sur l'art du temps — architecture, musique... — avant, le cas échéant repartir vers un autre tableau...». C'est le triomphe de l'association, la victoire du «comme» sur le «parce que». «L'ancienne nécessité (graphosphérique ?) de la construction du concept est remplacée par la recherche d'informations. Ce qui est difficile à construire s'efface devant la multiplication des données. Du coup, tout devient simple : pourvu qu'on accumule les données, on peut résoudre tout problème¹.» Mais l'association et l'accumulation ne font ni une pensée, ni une identité. Écrire et lire ne sont pas des médiations neutres : elles instituent un autre rapport au réel que l'image et l'association analogique.

Disons-le sans emphase, mais sans réserve : dans le nouvel ordre médiatique, une revue est un lieu de résistance. Aujourd'hui, le pouvoir émancipateur de l'écriture reste intact. Émancipateur ? La longue histoire de l'écriture le prouve. Le Livre fut sacralisé dans les religions sémitiques, pour émanciper le discours symbolique sur la transcendance de ses oblitérations imaginaires (les cultes «idolâtres»). La libération intellectuelle de la modernité n'aurait pu, quant à elle, se produire sans le développement de la «galaxie Gutenberg», à partir du XVI^e siècle. L'écriture devint le médium de la pensée nouvelle, contre les pouvoirs traditionnels. Ne nous y trompons pourtant pas : depuis ces premiers pas de la modernité démocratique, l'adversaire a changé d'allure. L'écriture ne doit plus résister à l'autorité centrale, ruser avec le pouvoir pour faire entendre sa liberté. Son enjeu contemporain est inédit : il s'agit de maintenant faire valoir un autre mécanisme cognitif que celui des analogies et de la sensiblerie dans un monde saturé d'images. Ce tout nouveau débat éthique sur le bon usage des signes et des images est vraiment le cœur de la vie d'une revue aujourd'hui. C'est à cette aune qu'elle doit évaluer ses difficultés financières comme ses problèmes institutionnels, et accepter son existence minoritaire.

Le sommeil de la raison engendre des monstres. On s'aperçoit tous les jours que ceux-ci ne se sont pas enfuis en 1945. Ils rôdent autour de nous, innommés et insaisissables, et parfois surgissent, sous des masques divers. Pas loin d'ici, à nos portes, en Bosnie, au Rwanda, sous le masque du racisme, dans le fascisme de mouvements intégristes, sous d'autres formes encore. Il n'y a pas de remède miracle contre le pire. En 1995, il faut rejouer les paris de 1945 : prendre la mesure de ce qui a changé, faire à nouveau confiance à la vertu du discours argumenté, et à la sobre patience de l'écriture.

Il nous faut donc recommencer.

Jean De Munck

¹ D.R. Dufour, «De la disparition du texte», in *Le débat*, n° 85, mai-août 1995, Paris, Gallimard.